

Les Insolences : trente ans plus tard

Les Insolences du Frère Untel de Jean-Paul Desbiens, Montréal, les Éditions de l'Homme, 1988, 257 p.

Les Insolences du Frère Untel. Un best-seller de la Révolution tranquille d'Alain Fournier, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), Université Laval, 1988, 159 p.

André Renaud

Number 54, Summer 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39107ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Renaud, A. (1989). Review of [*Les Insolences : trente ans plus tard* / *Les Insolences du Frère Untel* de Jean-Paul Desbiens, Montréal, les Éditions de l'Homme, 1988, 257 p. / *Les Insolences du Frère Untel. Un best-seller de la Révolution tranquille* d'Alain Fournier, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), Université Laval, 1988, 159 p.] *Lettres québécoises*, (54), 39–40.

par André Renaud

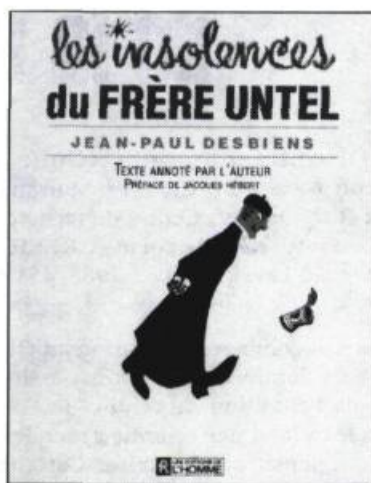
Les Insolences : trente ans plus tard

Les Insolences du Frère Untel de Jean-Paul Desbiens, Montréal, les Éditions de l'Homme, 1988, 257 p.

Les Insolences du Frère Untel. Un best-seller de la Révolution tranquille d'Alain Fournier, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), Université Laval, 1988, 159 p.

Ma réflexion sur l'ouvrage réédité du Frère Untel est inachevée. Je la poursuis depuis plusieurs semaines et je n'en vois pas la fin. Sans doute parce que la situation qui a donné lieu à ce livre demeure problématique. Sans doute aussi parce que le Frère Untel a trop tôt disparu pour prendre un autre nom et donner une toute autre orientation à sa vie. Là-dessus, je crois que Jean-Paul Desbiens ne serait pas d'accord. Peut-être même aurait-il raison. Je n'écris cependant pas ces lignes pour recevoir son approbation. Je le fais pour livrer des impressions.

À l'occasion du trentième anniversaire de la publication des *Insolences du Frère Untel*, les Éditions de l'Homme ont fait une très belle réédition de l'ouvrage, en reprenant le texte intégral, mais en le présentant avec des annotations de Jean-Paul Desbiens et en y ajoutant une « Genèse des Insolences ». C'est un beau livre qu'il fallait faire comme on souligne un anniversaire capital. Je crois qu'il s'agit également d'une opération muséale qui aura fait plaisir aux nostalgiques des années 1960, mais qui ne réussira pas, je le crains, à faire évoluer le débat linguistique où nous sommes embourbés depuis plus d'un siècle au moins, depuis une certaine lettre très morose du poète Octave Crémazie alors exilé à Paris et écrite à l'abbé Henry-Raymond Casgrain. Le père de la poésie canadienne-française renvoyait à ses compatriotes comme à une « société d'épiciers » et envisageait de façon fort lugubre l'avenir du français en terre d'Amérique. Un siècle plus tard, un obscur petit frère sortait de l'ombre, exprimait les mêmes doléances, mais de manière à la fois plus ponctuelle, plus volumineuse,



plus énergique; sous la férule d'André Laurendeau, il y transformait la société d'épiciers en société de palefreniers, ce qui n'était guère plus flatteur et menait à un constat de déchéance tout autant intellectuelle que linguistique.

Le succès de librairie dit assez bien l'importance de l'ouvrage et l'enthousiasme qu'il suscita dès sa parution, l'unanimité est faite sur le courage de son auteur, la pertinence de ses propos, l'intelligence de son regard. La patrie lui est reconnaissante.

Ceux qui, comme moi, ont acheté l'édition originale du livre du Frère Untel auront été ceux qui, comme moi, trente ans plus tard, se seront procuré la nouvelle édition annotée. Pour la nostalgie, comme je l'ai dit plus haut. Ceux qui ont aujourd'hui vingt ans et qui fréquentent les universités et qu'on accuse de mal connaître leur langue et de compromettre ainsi le devenir de la race ne l'auront pas acheté, j'en ai fait la constatation devant un groupe d'élèves tout récemment. Pourquoi? D'abord parce qu'ils ne connaissent pas le Frère Untel, parce qu'ils se désintéressent de ce qui s'est passé durant les années de la Révolution tranquille, parce qu'ils ne se préoccupent pas du débat national et

qu'ils paraissent paradoxalement certains d'en être venus à maîtriser le français mieux que les Québécois des époques révolues.

Est-ce que les cris d'alerte du Frère Untel ont été lancés dans le désert? Cela est fort possible, d'autant que l'initiative qu'il osait prendre au lendemain de la mort de Duplessis n'a pas été encouragée par la somme d'autres initiatives analogues qu'exigeait la situation, parce que l'on a fait de son projet un cas isolé, que le jeune écrivain est devenu vedette dès sa première œuvre et que la foule ne l'a pas suivi. Seul les intellectuels ont continué, ici et là, à se remémorer en petits cercles stériles les hauts faits et la témérité du jeune clerc qui, lui, a tôt fait par ailleurs d'enlever sa bure et de prendre dorénavant le nom commun de Jean-Paul Desbiens.

Le drame est là, si drame il y a. Consacré par une première apparition, le personnage s'est pour ainsi dire stratifié et, pour se débarrasser de lui-même, le Frère Untel a fait peau neuve; il a mis un nouveau masque, s'est présenté devant le public, quelques années plus tard, policé, peaufiné, très retour-d'Europe, métamorphose remarquable. Le Frère Untel était à jamais disparu de la vie courante et n'avait plus d'épaisseur que celle de l'objet muséal. Consécration précoce dont nous avons la très malencontreuse habitude, nous Québécois, oubliant que consécration et immobilisation se ressemblent beaucoup.

En 1960, au lendemain de la publication des *Insolences*, il fallait au contraire pousser l'auteur dans l'action, l'inciter à poursuivre sa réflexion de façon plus méthodique encore, embrigader dans sa suite des dizaines et des centaines d'autres pédagogues, mener une fois pour toutes le combat qui pouvait nous conduire, collectivement, aux portes de la maturité et de l'indépendance. Penser à l'histoire et non pas faire passer à l'histoire. Faire passer quelqu'un à l'histoire, c'est le retirer du courant de l'histoire.

Ce fameux cours classique ou les dessous de la didactique

Pour des raisons que nous devons respecter absolument, le Frère Untel a préféré sa vocation religieuse à sa vocation nationale et, à l'ombre du clocher, Jean-Paul Desbiens a fait une carrière très honorable. On le lit avec ravissement chaque mercredi dans *La Presse*, où il pratique une prose dilettante et parnassienne. Lorsqu'on lui demande de se prononcer sur le Frère Untel, il y consent avec discrétion et dignité; on sent qu'il aimerait mieux n'en rien faire et que le Frère Untel est pour lui tout aussi bien que pour nous tous un personnage historique qu'il faut d'ores et déjà abandonner aux historiens. En marge du temps. À rebrousse-poil, dans le souvenir attendrissant. Alors que le temps, lui, marche vers demain, inéluctablement.

* * *

Le travail journalistique que fait paraître Alain Fournier servira utilement tous ceux qui désirent retrouver intacte la petite histoire des *Insolences du Frère Untel*. On y parle avec méthode de la genèse du livre-choc; on y retrace la vie de l'auteur; on y rappelle enfin le succès inattendu du livre et le bruit suscité par l'événement. L'ouvrage est suivi d'une bibliographie et d'annexes qui ajoutent à la valeur du document.

Voilà un ouvrage bien fait et commode, rempli de renseignements qui mettent le livre du Frère Untel en perspective et qui donnent un bel aperçu des premières années de la Révolution tranquille. □

Le Discours d'une didactique de Joseph Melançon, Clément Moisan et Max Roy, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), Université Laval, Québec, 1988, 451 p., 29,95\$.

On sait combien l'éducation au Québec a été dominée par le cours classique jusqu'à l'abolition de celui-ci en 1967 dans le cadre d'une réforme générale de l'enseignement secondaire. Certainement les opinions sur son bien-fondé et sa valeur ne manquent pas, tant de la part de ses adversaires que de ses partisans. D'importantes recherches, comme celles de Claude Galarneau sur *Les Collèges classiques au Canada français*¹, retracent aussi l'évolution historique des institutions qui en ont assuré la survie. Mais on connaît encore assez mal le véritable fonctionnement interne du cours classique, c'est-à-dire les valeurs et les a priori qui sous-tendent son humanisme classique et, surtout, les principes et les processus didactiques qui en ont garanti l'efficacité. Ce sont justement ces questions qui ont retenu l'attention des trois auteurs de cet ouvrage monumental.

«La formation littéraire dans l'enseignement classique au Québec (1852-1967)», voici que le sous-titre du livre en situe bien l'envergure comme les enjeux. «Notre but et notre ambition ont été, en effet, écrivent les auteurs, de retracer les divers processus qui ont été utilisés pour transmettre les valeurs littéraires qu'a sans cesse défendues le cours classique durant les 115 dernières années de son existence au Québec, de 1852, date de la fondation de l'Université Laval, à 1967, année de la création des [cégeps]» (p. 16). À l'importance de la période examinée correspond l'abondance des documents consultés : 3 501 travaux choisis parmi les milliers de de-

voirs scolaires retrouvés dans les archives des collèges et des séminaires, une vingtaine de traités de rhétorique, de précis de littérature et d'ouvrages de composition, huit manuels de morceaux choisis et une douzaine de manuels d'histoire littéraire. Mais l'ampleur des corpus dépeuplés ne cède en rien à la rigueur de l'analyse ni à la subtilité des conclusions.

Comme le laisse entendre le titre de l'ouvrage, c'est autant la façon dont le cours classique a transmis un certain savoir littéraire aux collégiens (le masculin l'emporte ici sur le générique, faute de documentation suffisante sur les collégiennes), que la nature de ces valeurs littéraires elles-mêmes. «Par-delà le niveau manifeste [...] des documents analysés, soulignent les trois auteurs, il est possible de repérer un système préconstituit de contraintes qui joue le rôle d'une axiologie et qui articule en discours institutionnel les valeurs masquées de la formation classique» (p. 18-19). D'où la nécessité d'examiner les rouages de ce discours institutionnel pour saisir la didactique, au sens de formation discursive, qui le prend en charge.

Aussi le premier chapitre offre-t-il une vue d'ensemble de l'histoire du cours classique au Québec. Un rapide tour d'horizon de la fondation des collèges classiques au Québec et surtout de leurs rapports ambigus avec les Facultés des arts de Québec et de Montréal, responsables alors des programmes d'enseignement secondaire, permet de situer le cours classique par rapport à son encadrement institutionnel et les différents organismes pouvant influencer son évolution. L'intérêt principal de ce chapitre réside pourtant dans le tableau complet qu'il brosse des réalités concrètes du cours classique : l'adoption aveugle, du moins au début, des habitudes scolaires